ZINGARO,

OPÉRA EN DEUX ACTES,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

MUSIQUE DE M. URANIO FONTANA,

PANTOMIME ET DIVERTISSEMENS DE M. PERROT,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 29 février 1840.

DISTRIBUTION :

GOLDMANN, vieux professeur de chimie	M. Adrien Potet.
GIANINA, sa pupille	Mme Perrot (Carlotta Grisi).
LE BARON CASIMIR DE ROSENTHAL	M. J. Kelm.
DOROTHÉE, jeune fille élevée par Goldmann	Mlle Caroline Ozy.
ZINGARO, jeune Bohémien muet	M. Perrot.
HAYRADDIN, chef de Bohémiens	M. Dauné.
Paysans, Bohémiens, un Bailli, Valets du Baron.	

En Saxe. — 1780.

PROLOGUE.

Un site âpre et sauvage dans une forêt. Au fond, un torrent, que l'on traverse sur un pont formé de troncs d'arbres. En avant, le camp des Bohémiens, dont l'enceinte est fermée par des tentes grossières et des charriots chargés de bagages.

SCÈNE I.

HAYRADDIN, Bohémiens.

(La journée va finir : les Bohémiens, épars çà et là, sur les accidens du terrain, forment divers groupes : les femmes préparent le repas du soir. — Hayraddin fume, nonchalamment assis sur un quartier de roc.)

INTRODUCTION.

LES HOMMES.

Errant,
Courant,
Content,
Chantant,
Et maître de la terre
Entière,
Le Bohémien
N'amasse rien ;
Car dans chaque poche est son bien.

Sans loi,
Sans roi,
Des bois,
Sa voix
Anime le silence
Immense ;
Trouble des airs,
Foudres, éclairs,
Sont ses fêtes et ses concerts.

LES FEMMES.

Pour lui seul, la nature
Fait briller ses attraits,
L'onde fuit et murmure
Sous ces ombrages frais ;
Des forêts, la verdure
Lui forme un dôme épais,
Qui vaut bien les palais.

TOUS.

Errant,
Courant,
Content,
Chantant,
Propriétaire
De la terre,
Le Bohémien
N'amasse rien,
Car dans chaque poche est son bien.

HAYRADDIN, s'accompagnant d'une guitare.

BALLADE.

La nuit sombre et sans étoiles,
Étend ses voiles,
Amis, il faut partir!..

CHŒUR.

La nuit sombre, etc.

HAYRADDIN.

C'est l'instant qu'on doit saisir,
Sans bruit, amis, il faut partir!..

CHŒUR.

C'est l'instant, etc.

HAYRADDIN.

C'est ainsi que chante,
Auprès de sa tente,
Le gai Bohémien,
Qui, de votre bien,
Va faire le sien!

CHŒUR.

C'est ainsi que chante, etc.

HAYRADDIN.

Pour amasser la richesse,
Marchands, travaillez sans cesse,
Mettez rouleaux sur rouleaux;
Toi, vigilante fermière,
Donne la journée entière
Au soin de tes chers agneaux;
Mais du sommeil viendra l'heure!
L'instant de votre repos
Est celui de nos travaux;
Maîtres de votre demeure,
A nous coffres-forts et troupeaux,
A nous, fermes, comptoirs, châteaux!..

La nuit sombre et sans étoiles,
Étend ses voiles,
Amis, il faut partir!..

CHŒUR.

La nuit, etc.

HAYRADDIN.

RÉCITATIF.

A Leipzig, demain, nous nous rendrons,
La fête nous promet une moisson fertile;
Contre les vieux florins des bourgeois de la ville,
Vous changerez vos danses, vos chansons.
Mais, d'entre vous, le plus habile
N'est pas ici?

UN BOHÉMIEN.

Sur ce rocher,
Là-bas, Zingaro se promène.
Je ne sais quelle humeur triste et sombre l'entraîne;
En vain, de lui, j'ai voulu m'approcher,
A mon aspect, il s'est enfui...

HAYRADDIN.

Qu'il vienne!

(Il frappe d'un marteau sur un tambour de métal. Tous les Bohémiens, qui s'étaient écartés, se rassemblent. On voit dans le fond Zingaro, bondissant comme un chamois, de rocher en rocher.)

CHŒUR, pendant que Zingaro arrive.

Le voici!
Oui, c'est lui,
Il s'empresse!
Quelle force et quelle souplesse!
Ah! bravo!
Zingaro!
Son adresse
Fait toujours un plaisir nouveau.

SCENE II.

LES MÊMES, ZINGARO.

ZINGARO, arrivé devant Hayraddin, lui dit en pantomime.

Que veux-tu?

HAYRADDIN, le regardant avec compassion.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'un fatal accident,
De la parole ait privé cet enfant?
(A Zingaro.)
Toi, des Bohémiens, l'espoir et la ressource,
Toi, dont la grace et le talent
Ont le privilége charmant
De faire ouvrir au plus ladre sa bourse;
Mon joyeux Zingaro, qui, dans tous les pays
Où le destin nous a conduits,
A su saisir le caractère
De chaque danse populaire,
Aux yeux des spectateurs surpris,
Ne veut-il plus chercher à plaire?

ZINGARO.

Ordonne, et j'obéis.

(Hayraddin fait signe aux Bohémiens, qui saisissent leurs instrumens et jouent un air vif et animé. Zingaro danse.)

CHŒUR, pendant la danse.

Ah! vraiment
C'est charmant!
Que de grace!
Oui, tous les jours il se surpasse.
Ah! bravo
Zingaro!
Chaque passe
Fait toujours un plaisir nouveau!

Après avoir dansé pendant quelque temps, Zingaro ralentit ses pas; sa figure devient triste et soucieuse.

HAYRADDIN et le CHŒUR, suivant les mouvements de Zingaro, à demi-voix.

Mais, soudain,
Quel chagrin,
Dans son âme,
De ses yeux obscurcit la flamme!
Qu'a-t-il donc?
Sur son front,
La tristesse
Se répand... et voilà
Que déjà
Sa danse cesse!..

Zingaro s'est arrêté; il paraît plongé dans la tristesse. Hayraddin s'approche, et, du geste, excite le jeune Bohémien; aussitôt, Zingaro fait un effort pour vaincre sa mélancolie; il se ranime et entraîne à sa suite Bohémiens et Bohé-

miennes; il danse avec une sorte d'agitation fébrile, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Hayraddin fait éloigner les Bohémiens.

SCÈNE III.

HYRADDIN, ZINGARO.

HAYRADDIN, frappant sur l'épaule de Zingaro.

Zingaro! qu'est-ce donc?

ZINGARO.

Il tressaille et paraît sortir d'un rêve; puis, il porte la main à son front et regarde autour de lui.

HAYRADDIN, interprétant sa pantomime.

Un souvenir! comment?

ZINGARO.

Il reconnaît les lieux où ils sont et les environs.

HAYRADDIN.

Quoi! nous sommes venus en ces lieux?
(A part.)
Oui, vraiment!
Et dix ans sont passés!.. Sa mémoire parfaite
Pourra m'aider à découvrir
Certaine pesante cassette,
Qui, dans ma fuite alors, aurait pu me trahir...
Mais nous y reviendrons.
(A Zingaro.)
Enfant, ce qui t'agite
En ce moment, je le lis dans tes yeux;
Ce n'est pas l'aspect de ces lieux,
Mais d'une jeune fille, au maintien gracieux,
Le souvenir!..
(Lui mettant la main sur le cœur.)
Comme ton cœur palpite!..
Pauvre garçon! qui s'est imaginé
Qu'à lui fut réservée une telle fortune!

ZINGARO.

Il n'a point d'espérance.

HAYRADDIN.

Tu l'aimes... je le sais!

ZINGARO.

Il essaie de nier timidement.

HAYRADDIN.

A la bourse commune,
Tu n'a pas mis l'argent que sa main t'a donné.

ZINGARO.

Il ouvre sa veste et montre une pièce d'argent suspendue à un cordon; il la baise avec transport: elle restera toujours sur son cœur.

HAYRADDIN, souriant.

Oh! garde ce florin!.. Mon Dieu! je te le laisse,
Sur ton cœur qu'il reste sans cesse.
J'y consens!

ZINGARO.

Il lui baise la main, en témoignant vivement sa joie.

HAYRADDIN.

Mais, enfant, tu ne songes donc pas
Que, sans doute, jamais, tu ne la reverras?..

ZINGARO.

A cette pensée, il redevient triste; il est prêt à pleurer.

HAYRADDIN.

Nous l'avons laissée à la ville;
Qui sait où, maintenant, elle porte ses pas?..
Il te faut l'oublier!

ZINGARO, vivement.

Jamais!..

HAYRADDIN.

Jamais?.. Oui, c'est le style
Des amoureux... Dans peu, tu choisiras
Quelque Bohémienne docile,
Qui va t'offrir, avec autant d'appas,
Une conquête plus facile!

ZINGARO.

Il promène autour de lui un regard de mépris et de dégoût.

SCÈNE IV.

HAYRADDIN, ZINGARO, LE BARON DE ROSENTHAL, Bohémiens.

(Quelques Bohémiens précèdent le Baron et lui indiquent leur chef. Rosenthal s'avance vers Hayraddin.)

LE BARON, petit maître, prétentieux.

Salut, mon brave! à toi, je vien
Pour avoir, seul à seul, un moment d'entretien.

HAYRADDIN, aux Bohémiens.

Éloignez-vous!
(Les Bohémiens se retirent.)

ZINGARO.

Il a paru ému à l'aspect du Baron. — Il l'a reconnu, il l'a déjà rencontré. — Il témoigne le voir avec déplaisir, avec jalousie. — Que vient-il faire?.. — Il ne le perdra pas de vue.

(Hayraddin répète, à Zingaro, l'ordre de s'éloigner; le jeune homme résiste, puis se retire avec humeur.)

SCÈNE V.

HAYRADDIN, LE BARON.

HAYRADDIN.

Pour vous, que puis-je faire?

LE BARON.

Je vais te parler sans mystère:
Pauvre, oublié, naguère, et mince étudiant,
D'un oncle, aujourd'hui, l'héritage
Me fait seigneur de haut parage,
Me rend Baron, riche et puissant.
Afin de visiter certaine seigneurie,
Que ce brave parent me laisse en Illyrie,
Pour quelques jours, sans regret, m'éloignant,
J'ai dû quitter la Saxe, ma patrie;
Je revenais... dans une hôtellerie
J'ai rencontré le plus charmant minois!
C'est une enfant de la noble Italie,
Douce, gracieuse et jolie!

Digitized by Google

Elle enchante les yeux et le cœur à la fois!
Je la suis, espérant la ranger sous mes lois.
(Avec beaucoup de fatuité.)

AIR.

Je suis riche, aimable et bien fait,
Pour la grace
Nul ne m'efface;
J'ai l'air élégant et coquet,
Et je plais
Dès que je parais!

Oui, chaque femme, à ma vue,
Sent une ardeur imprévue;
Malgré moi, j'en fais l'aveu,
Je mets tous les cœurs en feu.
Je n'ai point trouvé de belles,
A ma tendresse rebelles,
Toutes cèdent à mes vœux,
Et plus tôt que je ne veux!

Je suis riche, aimable et bien fait,
Pour la grace
Nul ne m'efface;
J'ai l'air élégant et coquet,
Et je plais
Dès que je parais.

Eh bien! mon cher, ce grand mérite
Trouve un obstacle qui m'irrite:
J'aime cette charmante enfant,
Et je ne suis pas triomphant!
Pourquoi? La petite mutine
A m'éviter, toujours s'obstine,
Et le pouvoir de mes appas
Est sans effet, quand on ne les voit pas.

Je suis riche, aimable et bien fait,
Pour la grace
Nul ne m'efface;
J'ai l'air élégant et coquet,
Et je plais
Dès que je parais.

HAYRADDIN.

C'est pour dompter ce naturel sauvage
Que vous venez sans doute à nous?
Voyons, monsieur, que voulez-vous:
Philtre, talisman ou breuvage;
Ou, dans les plis de votre main,
Sur les traits de votre figure,
Faut-il lire votre destin?

LE BARON.

Merci! je n'ai pas foi dans ta bonne aventure;
Tu fais, je le sais bien, mon cher, plus d'un métier,
Mais je ne te crois pas sorcier.
Laissons donc, entre nous, toute feinte, de grace;
Non, de ton art, pour mes amours,
Je ne viens pas implorer le secours;
A ton adresse, ainsi qu'à ton audace,
Je prétends, seulement, enfin avoir recours.

DUO.

LE BARON.

Il faut, ici, bien nous entendre.

HAYRADDIN.

Je suis tout prêt à vous entendre.

LE BARON.

Avec franchise, expliquons-nous.

HAYRADDIN.

Avec franchise, expliquez-vous.
Parlez, je saurai vous comprendre.

ENSEMBLE.

Point de mystères entre nous,
Avec franchise, expliquons-nous.
(Le Baron va parler, Hayraddin l'arrête.)

HAYRADDIN.

D'abord, monsieur, je suis honnête.

LE BARON.

J'entends!.. Il faut te bien payer.

HAYRADDIN.

Partout je puis lever la tête.

LE BARON.

Le drôle prétend m'effrayer.

HAYRADDIN.

Ma conscience...

LE BARON.

Je l'achète.

HAYRADDIN.

Et puis, ma réputation...

LE BARON.

On tiendra la chose secrète.

HAYRADDIN, à demi-voix.

Est-ce une mauvaise action?

LE BARON, hésitant.

Eh! mais...

HAYRADDIN, très fort.

Jamais alors!..

LE BARON.

Ah! diable!

HAYRADDIN, appuyant.

Jamais!..

LE BARON.

Allons, ce sera cher!

HAYRADDIN, d'un ton hypocrite.

Devant une affaire semblable,
Ma probité s'émeut.

LE BARON.

C'est clair!
Sa probité!.. Voyons la somme.

HAYRADDIN.

Jusqu'ici j'ai toujours vécu
Ainsi qu'un brave et galant homme...

LE BARON.

Eh! mon Dieu! j'en suis convaincu,
Mais, de grace, combien veux-tu?

HAYRADDIN.

Mille florins: ce n'est pas trop, je pense.

LE BARON.

Mille florins!..

HAYRADDIN.

En conscience,
Je n'en puis rabattre un écu.

LE BARON, se décidant.

Allons, c'est marché convenu.
(Il lui donne un [illegible] Ils se rapprochent.)

ENSEMBLE.

LE BARON.

Il faut, ici, bien nous entendre,
Avec franchise, expliquons-nous;
Je vais, sans mystères, t'apprendre
Ce que j'exige de vous tous.

HAYRADDIN.

Il faut, ici, bien nous entendre,
Avec franchise, expliquez-vous;
Sans mystères, veuillez m'apprendre
Ce que vous attendez de nous.

LE BARON, rapidement.

Mon aimable et jeune fille,
Naïve, douce et gentille,
Sans parens et sans famille,
Conduite par son tuteur,
Imbécille et radoteur,
Autrefois mon professeur,
Allant au prochain village,
Dans un modeste équipage,
Par ce pont doit arriver;
Sans scandale et sans tapage,
Qui trouble le voisinage,
Il s'agit de l'enlever...
Voilà tout!

HAYRADDIN.

Ce n'est pas une petite affaire!
Et je ne sais si je dois m'en charger.

LE BARON.

Mais je n'y vois, pourtant, aucun danger.

HAYRADDIN.

J'en vois plus d'un, je ne puis vous le taire!
En tout cas, ceci va changer
Nos conventions et la somme.

LE BARON, à part.

Ah! le bandit! le maudit homme!
Il me tient, il veut m'égorger.
(Haut.)
Mais pourquoi donc?

HAYRADDIN.

Vous allez en juger :
La demoiselle
Et jeune et belle,
Vous aime-t-elle?

LE BARON.

Eh! non, vraiment!

HAYRADDIN.

L'enlèvement
Est plus coupable!

LE BARON.

Le misérable,
Comme il m'accable!

HAYRADDIN.

Un supplément
De récompense,
Devient urgent.

LE BARON.

On y consent!..

HAYRADDIN.

La violence,
Faite en présence
De son tuteur,
S'il a du cœur,
Veut du courage!..

LE BARON.

Morbleu, j'enrage!..

HAYRADDIN.

J'en puis fournir...

LE BARON.

Vas-tu finir?

HAYRADDIN.

A cette dame,
Le ravisseur,
Le séducteur
Rend-il l'honneur?

LE BARON.

Non, sur mon âme,
Je le proclame;
Faire ma femme,
Moi, grand seigneur,
D'une bourgeoise
Ou villageoise!

HAYRADDIN.

A plus haut prix,
Je dois prétendre;
On peut me pendre
Si je suis pris!

LE BARON.

Sans plus attendre,
Va, j'y souscris...
Quel est ton prix?

HAYRADDIN, d'un ton hypocrite.

Jusqu'ici, j'ai toujours vécu
Ainsi qu'un brave et galant homme.

LE BARON.

Eh! mon Dieu! j'en suis convaincu.
Mais de grace, voyons la somme,
Parle vite, combien veux-tu?

HAYRADDIN.

Mille florins : ce n'est pas trop, je pense.

LE BARON.

Mille florins!..

HAYRADDIN.

En conscience,
Je n'en puis rabattre un écu.

LE BARON, après un moment d'hésitation.

Allons, c'est marché convenu!

HAYRADDIN, enchanté.

Allons, c'est marché convenu!

ENSEMBLE.

LE BARON.	HAYRADDIN.
La bonne affaire!	Dans peu, j'espère,
Bientôt, j'espère,	Vous satisfaire,
Pour un peu d'or,	Et pour votre or
Un plus précieux trésor!	Vous donner un vrai trésor!

LE BARON, à part.

Fille rebelle,
Enfin, ma belle,
Je vais te voir
En mon pouvoir!

HAYRADDIN, à part.

Par mon adresse,
Quelle richesse
Je vais avoir
En mon pouvoir!

LE BARON.

La bonne affaire!

HAYRADDIN.

La bonne affaire!

ENSEMBLE.

LE BARON. HAYRADDIN.

La bonne affaire! etc. Dans peu, j'espère, etc.

SCÈNE VI.

LE BARON, HAYRADDIN, ZINGARO.

(A la fin du duo, le Baron a remis sa bourse à Hayraddin, qui s'apprête à en vérifier le contenu sur un banc placé devant un buisson, lorsque le feuillage se sépare, et laisse voir Zingaro. Le jeune Bohémien s'élance entre le Baron et son chef, après avoir saisi la bourse qu'il jette à terre.)

LE BARON, effrayé.

Qu'ai-je vu?

HAYRADDIN, étonné.

Zingaro!..

LE BARON.

D'où sort-il? qu'est-ce donc?

HAYRADDIN, sévèrement.

Ta conduite m'offense!

LE BARON.

Est-ce un lutin? est-ce un démon?

ZINGARO, à tous deux.

J'étais là!..

HAYRADDIN.

Osais tu, malgré ma défense,
Nous écouter?

ZINGARO, avec hardiesse.

Oui!

LE BARON.

Mais c'est très mal!

ZINGARO.

Il marche à lui fièrement et le regarde d'un air menaçant.

LE BARON, reculant.

Hein? que veut ce petit brutal?
Je crois, vraiment, qu'il me menace...
L'on pourrait punir cette audace.

ZINGARO.

Il hausse les épaules.

HAYRADDIN.

Eh! que veux-tu? Voyons!

ZINGARO.

Il demande grace pour la jeune fille qui va venir et que l'on veut enlever.

HAYRADDIN.

Je comprends!.. empêcher
L'enlèvement de cette jeune fille?..

ZINGARO.

Oui!

LE BARON.

En quoi cela peut-il donc le toucher?

ZINGARO.

Il lui lance un regard jaloux.

LE BARON.

Dans son regard, quelle colère brille;

ZINGARO.

Il se détourne et baise la pièce d'argent qui est sur son cœur.

LE BARON.

A nos desseins, prétends-tu t'opposer?

ZINGARO, avec résolution.

Oui!

HAYRADDIN.

A mon courroux, peux-tu bien t'exposer?

ZINGARO.

Je le brave... Je donnerai, s'il le faut, ma vie, pour la sauver!..

HAYRADDIN, suivant ses gestes.

Tu me braves!.. Tu veux, aux dépens de ta via,
La sauver!
(A part.)
Noua saurons calmer cette folie!

(Il frappe sur le tambour, les Bohémiens accourent. — La nuit est venue.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BOHÉMIENS.

FINALE.

CHŒUR DES BOHÉMIENS.

Au devoir fidèles,
Quand tu nous appelles,
Prêts à t'obéir,
Vois nous accourir!..

HAYRADDIN, montrant Zingaro.

Qu'on le prenne,
Qu'on l'entraine
A l'instant!

(Zingaro supplie Hayraddin.)

LE CHŒUR, avec étonnement.

Qu'on le prenne,
Qu'on l'entraine
A l'instant?

HAYRADDIN, avec force.

A l'instant!

LES BOHÉMIENS, s'emparant de Zingaro, qui résiste et montre le plus violent désespoir.

Pauvre enfant!

LE BARON.

Maintenant, je crois entendre
Venir nos deux voyageurs.

HAYRADDIN et le CHŒUR, écoutant.

Oui, là-bas, je crois entendre
Venir vos deux voyageurs.

LE BARON.

Leur voiture va descendre,
Ici, vous pourrez les prendre;

Dans l'ombre, il faut les attendre.

A part.)

D'impatience, je meurs.

HAYRADDIN et LE CHŒUR.

Oùi, là-bas, je crois entendre
Venir les deux voyageurs.

LE BARON.

La forêt prochaine
Est pleine
De mineurs, de bûcherons;
Sans bruit, ici, procédons,
Ou bientôt nous les verrons
Accourir des environs.

HAYRADDIN et LE CHŒUR.

La forêt prochaine
Est pleine
De mineurs, de bûcherons?
Sans bruit, ici, procédons,
Ou bientôt nous les verrons
Accourir des environs.

LE BARON.

Je ne pourrais vous défendre,
Et, si vous vous laissiez prendre,
Je me verrais obligé,
Quoiqu'hélas! bien affligé,
De vous faire, ici, tous pendre!

HAYRADDIN.

Mais nous vous éviterons,
Je l'espère, cette peine.

AVEC LE CHŒUR.

La forêt prochaine est pleine
De mineurs, de bûcherons;
Sans bruit, ici, procédons,
On bientôt, nous les verrons
Accourir des environs.

(Pendant ce morceau, qui se chante mystérieusement, on entend le bruit de la voiture qui approche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GOLDMANN, GIANINA.

(Goldmann et Gianina, dans une carriole découverte, paraissent sur le pont. Les Bohémiens sont rangés sur le côté, dans l'ombre des rochers. Le Baron est du côté opposé. Le groupe de Bohémiens, qui retient Zingaro, est plus près de l'avant-scène.)

HAYRADDIN, à demi-voix.

Du silence!
L'on avance
A pas lent:
C'est l'instant!

LE BARON, à part.

Espérance!
Il s'avance
Le moment
Si charmant!
Joie extrême!
Toi, que j'aime,
Je te vois
Sous mes lois.

ENSEMBLE, à demi-voix.

LE CHŒUR et HAYRADDIN.	LE BARON.
Du silence!	Espérance!
L'on avance	Il s'avance
A pas lent;	Le moment
C'est l'instant!	Si charmant!

GOLDMANN, au milieu du pont, dans la carriole.

Maudit soit le voyage!
Je suis mort de frayeur;
Toujours, sur mon passage,
Je crois voir un voleur...

LE CHŒUR, LE BARON, HAYRADDIN, bas.

Du silence!
Il avance
A pas lent,
C'est l'instant!

En ce moment, Zingaro, qui voit les Bohémiens prêts à s'élancer vers les voyageurs, fait un effort puissant, se dégage des mains qui le retenaient, se précipite vers le fond, et gravit les rochers.

HAYRADDIN, LE BARON, LES BOHÉMIENS.

Que fait-il? malheur!..

Zingaro est arrivé sur le pont; il monte sur un fragment de rocher pour saisir le cheval par la bride et faire signe à Goldmann d'arrêter.

GOLDMANN.

O ciel! un voleur!
Va-t'en, misérable!
La frayeur m'accable!
Que veux-tu? mon bien?
Va-t'en! je n'ai rien.

ZINGARO.

N'avancez pas!..

GOLDMANN, ne le comprenant pas.

Comment, il insiste!
Crions au secours!
Au secours! au secours!..
On en veut à mes jours!..

HAYRADDIN et LE BARON.

Il crie au secours!..

GOLDMANN prenant un pistolet.

Eh! quoi, personne ne m'assiste!
Va t'en, ou je vais faire feu...

Zingaro reste à la tête du cheval: Goldmann tire, Zingaro est atteint; il lâche la bride, et s'appuie sur un tronc d'arbre, puis tombe dans le torrent.

GIANINA.

Elle a reconnu Zingaro; elle pousse un grand cri, se précipite hors de la carriole, et accourt au bord du torrent, près duquel sont déjà les Bohémiens. Elle excite tout le monde à porter secours à Zingaro.

HAYRADDIN et LE BARON.

Profitons des instans
Pour l'enlever.

(Ils font un mouvement vers Gianina; des bûcherons accourent de tous côtés.)

HAYRADDIN et LE BARON.

Il n'est plus temps!

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BUCHERONS.

LES BUCHERONS, accourant.

Au secours,
Oui, j'accours;
D'une main ennemie,
Pour sauver votre vie,
Au secours,
Oui, j'accours!

HAYRADDIN et LE BARON, à part.

On accourt, au secours!
C'en-est fait, la partie,
Désormais, est finie;
Adieu donc vos/mes amours.

LE BARON, allant à Goldmann.

Quoi! c'est vous, mon cher professeur!

GOLDMANN, descendant en scène.

Oui, mon élève! et j'ai grand peur...
Mais ce jeune homme?..

HAYRADDIN.

Emporté par son zèle,
Il venait pour vous avertir
Du danger que l'on peut courir
En traversant ce pont.

GOLDMANN.

O douleur éternelle!
Comme un voleur, moi, j'ai pu le punir!

Au milieu du torrent, paraît Zingaro; il arrive au bord, on l'aide à sortir de l'eau.

TOUS.

O bonheur! il revient!.. peut-être pour mourir?..

On amène Zingaro sur l'avant-scène. Gianina déchire son mouchoir, bande sa blessure. Zingaro ouvre les yeux... il reconnaît Gianina, se précipite entre elle et les Bohémiens; puis, voyant les bûcherons, il comprend que celle qu'il aime est sauvée... il sourit, pâlit, chancelle et tombe évanoui.

HAYRADDIN, pendant ces mouvemens.

Mais il ouvre les yeux!

LE CHŒUR.

Il nous voit; nous entend.

GOLDMANN.

Ah! croyez que je suis, mon cher, reconnaissant!..
(A part.)
Comme il regarde ma pupille!
(A Zingaro.)
Et si, jamais, je puis vous être utile...

TOUS.

Il sourit, il pâlit, il tombe!.. Pauvre enfant!
O spectacle effroyable!
La souffrance l'accable;
Quel pouvoir secourable
Doit le rendre au jour?
Est-il perdu sans retour?

HAYRADDIN, qui a examiné la blessure de Zingaro.

Ce n'est rien; le guérir maintenant est facile,
Et nos soins...

GIANINA, vivement.

Non!

GOLDMANN.

Tu ne veux pas?
Elle a raison: Chez moi doit être son asile,
Il a voulu nous sauver du trépas!..

(Les bûcherons forment un brancard sur lequel on dépose Zingaro. Gianina ne le quitte pas et lui donne des soins.)

GOLDMANN.

Doucement,
Retournons au village,
Espérant,
Au terme du voyage,
Du destin,
Un jour exempt d'orage,
Et qu'enfin
Brille un ciel plus serein.

CHŒUR DE BUCHERONS et DES BOHÉMIENS.

Doucement,
Retournons, etc.

LE BARON, à part.

Maudit voyage,
Morbleu! j'enrage!
Perdre mon or
Et ce trésor!..

HAYRADDIN, aux Bohémiens.

L'amant enrage!
Pliens bagage;
Je pars content,
J'ai son argent.

GOLDMANN, à Gianina.

Prenons courage!
Bientôt, je gage
Le voir content
Et bien portant.

REPRISE TOUS AVEC LE CHŒUR.

Doucement,
Retournons au village, etc.

(Les bucherons se mettent en marche d'un côté, emportant Zingaro. Les Bohémiens s'apprêtent à partir.)

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

ACTE I.

Une chambre gothique. Le fond forme trois arceaux : celui du milieu est occupé par la porte d'entrée ; lorsqu'elle est ouverte, on aperçoit la fin de l'escalier. Celui de gauche montre, dans un renfoncement, un laboratoire de chimie ; on y voit un fourneau avec soufflet de forge ; des alambics, des matras, des cornues. Le troisième arceau, à droite, est entièrement ouvert sur une terrasse, praticable, garnie d'une balustrade, au-delà de laquelle on aperçoit les montagnes, le sommet des arbres qui environnent la maison. Sur la terrasse, arbustes et plantes grimpantes. Dans l'intérieur, portes de chaque coté. A droite, un cartonnier gothique. A gauche, une table, un métier à broder, chaises, un grand fauteuil.

SCÈNE I.

GOLDMANN, DOROTHÉE.

(Dorothée, triste et pensive, apprête un rouet sur l'avant-scène. Goldmann, en robe de chambre, bonnet de velours, lunettes sur le nez, est au fond. Il lit dans un gros livre, puis souffle le feu de son fourneau.)

DUO.

DOROTHÉE, disposant son rouet et sa quenouille.

Filons !

GOLDMANN, avec enthousiasme.

Soufflons !
Soufflons !

DOROTHÉE.

Filons !

ENSEMBLE.

Redoublons
De courage
A l'ouvrage !

GOLDMANN, piteusement.

Hélas ! mon feu
Brille bien peu.

DOROTHÉE, s'impatientant.

Ah ! mon Dieu !
Ma quenouille
S'embrouille.

ENSEMBLE.

Allons,
Filons !
Soufflons !
Redoublons
De courage
A l'ouvrage.
Filons !
Soufflons !

GOLDMANN, quittant son soufflet.

Agens
Puissans
De la nature,
Souffre et mercure !
Changeant de forme et de figure,
Devenez, à mes yeux,
Ce métal précieux
Qui nous égale aux dieux !

DOROTHÉE, cessant de filer.

Je ne suis qu'une pauvre fille
Sans bien, sans appui, sans famille ;
J'ignore jusqu'à mon nom ;
Et lui, le voilà Baron !
C'est en vain que mon cœur l'adore,
Puis-je donc
Espérer qu'il m'aime encore !
Oh ! non... non !

ENSEMBLE.

DOROTHÉE.

Allons,
Filons, etc.

GOLDMANN.

Soufflons, etc.

GOLDMANN, sortant du laboratoire.

Cette soif de richesse
Qui me brûle sans cesse,
L'amour seul l'alluma.

DOROTHÉE, qui a quitté son rouet.

Obscur et sans richesse,
Il avait ma tendresse
Quand mon cœur s'enflamma.

GOLDMANN.

Près de son frais visage,
Pour effacer mon âge,
Il faut bien l'éblouir.

DOROTHÉE.

Amour, dans un ménage,
Est bien mieux qu'apanage ;
L'or vaut-il le plaisir ?

GOLDMANN.

Ma science nouvelle
Va te rendre plus belle ;
Comme tu brilleras,
Bientôt tu m'aimeras...

DOROTHÉE.

Mais quelque demoiselle,
Et noble, et riche, et belle,
Bientôt le charmera
Et l'ingrat m'oubliera.

ENSEMBLE.

GOLDMANN.

Ma science nouvelle
Va te rendre plus belle ;
Bientôt tu brilleras
Et puis tu m'aimeras,
Me chériras,
M'adoreras.

DOROTHÉE.

Oui, noble demoiselle

Va te rendre infidèle ;
Puis tu l'épouseras
Et, moi, tu m'oublîras.

GOLDMANN.

RÉCITATIF.

Allons, il faut cesser d'étudier ;
Car, aussitôt que je m'occupe d'elle,
Mille pensers divers me troublent la cervelle...
La chimie et l'amour ne peuvent s'allier.
(A Dorothée, avec impatience.)
Ou donc est-elle ?

DOROTHÉE, avec malice.

Qui ?

GOLDMANN, plus impatient.

Gianina, ma pupille.

DOROTHÉE, souriant.

Je l'ignore... Peut-être avec le Bohémien.

GOLDMANN, avec humeur.

Toujours ensemble !

DOROTHÉE.

Oui !.. car elle est docile
Aux bons sentimens.

GOLDMANN, enrageant.

C'est très bien.

DOROTHÉE.

Il lui sauva la vie en exposant la sienne.

GOLDMANN.

Eh mais, mon dieu ! je m'en souvien ;
Egalement il a sauvé la mienne...
(Très durement.)
J'en suis reconnaissant.

DOROTHÉE.

Comme elle l'a soigné
Pendant deux mois, lorsqu'il souffrait de sa blessure !

GOLDMANN.

Et c'est moi !.. Fatale aventure !
Sans cela, dès long-temps, je l'aurais éloigné.

DOROTHÉE.

Sans cesse, à son chevet placée,
On la voyait épier un désir;
Pour deviner un geste et, soudain, le saisir.
Son âme, dans ses yeux, semblait être passée.
Aussi, bientôt, de ce pauvre muet,
A-t-elle appris le bizarre langage.

GOLDMANN.

Et, maintenant, ce dont j'enrage,
Mademoiselle, ici, se plaît
A parler... sans parler ; par gestes... Une femme !..*

Et pour la contenter, à présent, il me faut
Chanter aussi la même gamme.
(Il fait des gestes de pantomime, puis s'interrompt avec dépit.)
Du plus sage, l'amour a bientôt fait un sot.

DOROTHÉE, l'apaisant.

Allons, allons, prenez courage !
Ainsi doit-on se désoler !
Des coups du sort, je souffre davantage...
Je viens pourtant vous consoler.

GOLDMANN.

Merci !

DOROTHÉE.

Je vous dois tout : quand vous m'avez trouvée
Enfant, mourant et de froid et de faim,
Du jour, sans vous, j'allais être privée...

GOLDMANN.

De ce hasard, je bénis le destin !
Quelle journée, et terrible et funeste !
Intendant du château, j'avais dû m'absenter...
Quand je revins, partout, la colère céleste,
Venait, comme la foudre, en ces lieux, d'éclater :
Et l'incendie et le pillage
Avaient dévasté le manoir !
Pour obéir à son devoir,
Ma femme avait fait un voyage...
Hélas ! elle était de retour
Le matin de ce même jour,
Du Baron, ramenant la nièce,
Enfant qu'il devait adopter...
Contre les assassins, essayant de lutter,
Pour sauver le dépôt remis à sa tendresse,
Ma femme succomba... puis l'enfant disparut.
Mon maître, aussitôt qu'il connut
Ce malheur, dont j'étais comme lui la victime,
Injuste en sa colère, osa m'en faire un crime...
Il me chassa !.. Souffrant et malheureux,
Je partis seul... Bientôt nous étions deux !
Car, vers le bois prochain, sur le bord de la route,
Je te trouvai... Bon ange que, sans doute,
Le ciel avait mis là, pour calmer ma douleur.

DOROTHÉE.

Et, d'un tel attentat, l'on ignora l'auteur ?

GOLDMANN.

Notre Baron en accusa son frère,
Père de Casimir.

DOROTHÉE, soupirant.

A présent, le seigneur !

GOLDMANN, continuant son récit.

« Jaloux de voir, que pour mon héritière,
J'ai reconnu la fille de ma sœur,
C'est, disait-il, ce méchant frère,
Et toi, qui venez de soustraire
A mes bienfaits, cette enfant ! »

DOROTHÉE.

Quelle horreur !

GOLDMANN.

Enfin, prêt à mourir, il vit mon innocence ;
Pour réparer ses torts, alors, il me fit don
De cette petite maison.
(Tirant une lettre de sa poche.)
Par cette lettre, il m'en rend maître.
(Il va serrer le papier dans un carton.)

---

* Mme Perrot n'ayant consenti à chanter qu'en italien, on dit à la représentation :

Ou bien si, par hasard, changeant enfin de gamme,
Elle daigne nous dire un mot,
C'est de l'italien.

DOROTHÉE.

Quand elle sait comprendre
Notre langue !

GOLDMANN.

Très bien !.. Mais, afin de l'entendre,
Il me faut, à mon âge, en écolier, apprendre :
Io t'amo, cor mio! andiamo!..
Du plus sage, l'amour a bientôt fait un sot.

Digitized by Google

DOROTHÉE.

C'est fort heureux! car son neveu, peut-être
Vous traiterait avec rigueur.
Hélas! il a si mauvais cœur!..

GOLDMANN.

Déjà son intendant, et m'obsède et me presse
Pour payer on loyer!.. quand je suis possesseur!
Il l'ignore, il est vrai!

DOROTHÉE.

Mon Dieu! cette richesse
Entre ses mains, est un malheur:
Prodigue, libertin, joueur...
A servir ses penchans, il l'emploira sans cesse.

GOLDMANN.

Je le crains! et pourtant à l'Université,
Prévoyant sa perversité,
J'ai voulu vers le bien, diriger sa jeunesse.

DOROTHÉE.

Ah! c'est dans ce temps-là, qu'il surprit ma tendresse!
Il n'avait rien, alors, et je n'aimais que lui.
Mais de son oncle mort, il hérite aujourd'hui,
Il me dédaigne et me délaisse.

GOLDMANN.

Ma pauvre enfant, je comprends ta tristesse...
Mais elle ne vient pas...

DOROTHÉE.

Pour calmer votre ennui,
Je vais vous l'envoyer.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE II.

GOLDMANN, seul.

La bonne Dorothée,
Seule compâtit au tourment
Dont mon âme est inquiétée.
A mon âge amoureux!.. J'étais si bien portant!
Sans soucis, malgré ma misère;
Voilà qu'une cousine éloignée, étrangère,
Italienne enfin, me nomma le tuteur
De sa fille!.. De là, date tout mon malheur.
Elle est si fraîche, si gentille!
Tant d'esprit dans son regard brille!
Je n'ai pu la voir sans l'aimer...
Un cœur, à soixante ans, devrait-il s'enflammer!
Maudit amour!

(Gianina paraît à la porte de droite.)

Dieu! la voici! c'est elle!..
Comme elle est gracieuse et belle!

SCÈNE III.

GOLDMANN, GIANINA.

(Goldmann s'est retiré vers le fond.)

GIANINA, sans voir Goldmann.

Elle arrive vivement, le visage riant; elle se rend en sautant au laboratoire; n'y trouvant pas Zingaro, elle va regarder sur la terrasse... — Il n'y est pas!..

GOLDMANN, se présentant devant elle.

Bonjour, ma Gianina! vous me cherchiez?..

GIANINA, naïvement.

Non.

GOLDMANN.

Hein? non?
Mais, dans ce lieu, pour qui venlez-vous donc?

GIANINA, avec indifférence.

Pour personne.

GOLDMANN.

Quoi, pour personne?

(A part.)

Hélas! je n'en crois rien, n'importe!

(Haut.)

Vous plaisez-vous avec nous?

GIANINA, regardant autour d'elle, et pensant à Zingaro.

Oui.

GOLDMANN.

Oui? merci!
Mais pourquoi donc s'exprimer de la sorte?
Sans cesse il ne faut pas gesticuler ainsi;
Si vous ne quittez pas ce maussade langage
Vous allez de la voix perdre bientôt l'usage,
Et vous ne saurez plus parler.

GIANINA.

Elle rit et se moque de lui.

GOLDMANN.

Comment, oui-dà!
Une femme jamais de parler, n'oublia!
A la bonne heure! Au moins, daignez me faire entendre
Votre chant si doux et si tendre...
Vous chantez bien.

GIANINA.

Non.

GOLDMANN.

Oh! si fait... Je le sais!

GIANINA.

Après avoir regardé autour d'elle, comme si elle attendait quelqu'un, elle devient triste.

GOLDMANN.

Vous êtes triste! hélas! que faut-il faire?
Pour vous égayer... et vous plaire?

GIANINA, vivement.

Sortir!..

GOLDMANN, mécontent.

Hein? m'en aller?

GIANINA, se reprenant.

Chercher un livre.

GOLDMANN.

Ah! fort bien, je comprends.
Chercher un livre.

GIANINA.

Oui! Quelque conte de revenans, de lutins, de démons avec de grandes ailes, des cornes... quelque récit qui fasse trembler.

GOLDMANN.

Bon! conte de revenans.

(S'approchant de Gianina.)

On tremble, on se serre, on se touche...
Oui, j'aime assez ce divertissement...
Je l'apporte à l'instant.

Digitized by Google

Mais sois donc moins farouche;
Un mot, un seul mot de ta bouche
Me ferait tant plaisir... Voyons, un mot!

GIANINA, vivement et parlant.

Partez!

GOLDMANN, enchanté.

Quelle est aimable et quelle est bonne!
Merci! Maintenant permettez,
O ma pupille si mignonne,
Que je baise un peu cette main.

GIANINA.

Elle retire sa main.

GOLDMANN.

Et je vous obéis soudain,
Je pars...

GIANINA.

Elle lui donne vite sa main.

GOLDMANN, sortant.

Mais je reviens, friponne!..

SCENE IV.

GIANINA, seule.

Elle suit Goldmann du regard, puis, lorsqu'il ne peut plus la voir, elle court au fond, à la terrasse; elle n'aperçoit pas celui qu'elle désire, Zingaro! alors elle revient tristement.

CAVATINE.

Hélas! il n'est pas là... pourquoi?
Le méchant, loin de moi,
Ainsi, que peut-il faire?
Il le sait bien: sans lui
Rien ne peut me distraire
Et tout me cause de l'ennui.

Oui, dans ces lieux, seul il m'a su comprendre,
Comme, dans son regard, seule, j'ai lu d'abord;
Son geste éloquent, vif et tendre,
A mon cœur parle sans effort,
Et le muet se fait bien mieux entendre
Que ce vilain tuteur, tout en criant bien fort.

(Avec dépit.)

Voyez s'il reviendra!.. Je suis d'une colère!..
Oh! quel accueil je vais lui faire!
D'où venez-vous?.. répondez... Il se tait!
Il se tait!.. Ah!.. pardon! pauvre muet!

Auprès de ton amie
Reviens, elle t'en prie!
Sa colère est bannie...
Peut-on, malgré son cœur,
Montrer de la rigueur!
Ta faute, c'est l'absence:
J'en perds la souvenance
Alors que ta présence
Me rend joie et bonheur.
Auprès de ton amie
Reviens, elle t'en prie!
Sa colère est bannie...
J'obéis à mon cœur,
Pour toi, plus de rigueur.

SCÈNE V.

GIANINA, ZINGARO.

ZINGARO.

Il est entré doucement vers la fin de la cavatine; il a entendu les douces paroles de Gianina, il est heureux! cependant il ne se montre pas.

GIANINA.

Elle va s'asseoir, sur le grand fauteuil, inquiète et rêveuse.

ZINGARO.

Il monte sur le dos du fauteuil et contemple avec amour la jeune fille.

GIANINA.

Elle lève la tête, et, en apercevant le Bohémien, devient toute honteuse d'avoir été surprise et d'avoir laissé deviner le secret de son cœur; elle en veut à Zingaro de son indiscrétion, elle le gronde, elle le boude.

ZINGARO.

Il était si joyeux, si content! Il devient triste à son tour. Les deux jeunes gens se promènent sans se parler mais en se regardant de côté.

GIANINA.

Tout-à-coup elle aperçoit un joli bouquet que Zingaro avait apporté pour le lui offrir, mais que maintenant il garde. Elle veut s'en emparer.

ZINGARO.

Non, ce n'est pas pour vous.

GIANINA.

Pour qui donc?

ZINGARO.

Ah! pour une personne gracieuse, jolie, aimable. (Il fait son portrait.)

GIANINA.

Elle sourit en se reconnaissant dans le portrait.

ZINGARO.

Et qui m'aime!..

GIANINA.

Elle sourit et se détourne... cependant elle veut avoir le bouquet.

ZINGARO, en défendant le bouquet,

M'aimerez-vous?..

GIANINA.

Elle, sans répondre, cherche à s'emparer des fleurs.

ZINGARO.

Il les lui présente, les éloigne, les suspend au-dessus de sa tête, jette le bouquet dans le tablier de Gianina, le rattrape.

GIANINA.

Après s'être prêtée à ce jeu, elle se fâche, s'impatiente, se met en colère.

ZINGARO.

A genoux, il implore son pardon. En entendant venir, il se lève promptement.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

GIANINA, ZINGARO, DOROTHÉE, GOLDMANN.

GOLDMANN, apportant un livre, arrive par la gauche.

Seuls, tous deux!

DOROTHÉE, accourant par la droite.

C'est bien lui, je l'ai vu.

GIANINA et ZINGARO, à Dorothée.

Qui donc?

DOROTHÉE.

Le Baron!

ZINGARO.

Il tressaille et montre sa crainte.

GIANINA.

Elle ne comprend pas pourquoi l'on est si ému de l'arrivée du Baron.

DOROTHÉE, avec joie.

Il vient ici!

GOLDMANN, avec crainte.

Mais pourquoi faire?

GIANINA, à Dorothée, en imitant la démarche affectée du Baron.

Le Baron! c'est ce jeune homme si fat?

DOROTHÉE.

Eh bien! pourquoi, de lui, vous moqueriez-vous donc!
Il est aimable, il sait me plaire...
Reviendrait-il, l'ingrat?

ZINGARO, passant près de Gianina.

Méfie-toi de cet homme, il est capable de tout. — (A part.) Il veillera sur le Baron et il s'opposera à ses projets sur Gianina.

GOLDMANN.

Attendons!

DOROTHÉE.

Espérons!

GOLDMANN.

Hélas! hélas! je tremble!

DOROTHÉE.

A l'écart, écoutons
Et laissons-les ensemble.

(Dorothée se tient à l'écart avec Gianina.)

SCÈNE VII.

GOLDMANN, LE BARON, DOROTHÉE, GIANINA, à l'écart; ZINGARO, dans le laboratoire; VALETS.

(Sur une musique brillante, quatre laquais du Baron, vêtus de livrées éclatantes, entrent d'abord: deux d'entre eux portent une riche corbeille. Le Baron vient ensuite, élégamment et ridiculement habillé.)

TRIO.

LE BARON.

Cher docteur,
Directeur
De ma folle jeunesse,
J'ai des torts;
Sans efforts,
Ici, je les confesse.
Roi des fous,
Loin de vous
J'ai fui votre sagesse;
Mais l'amour,
A son tour,
M'amène en ce séjour;

ENSEMBLE.

LE BARON.

Oui, l'amour,
A son tour,
M'amène en ce séjour.

DOROTHÉE, avec joie.

Ah! l'amour
A son tour
L'amène en ce séjour!

GOLDMANN, se frottant les mains.

Ah! l'amour
A son tour
L'amène en ce séjour.

LE BARON.

Étourdi,
Ébloui
Par ma grande richesse,
Et trop vain,
C'est certain,
De ma haute noblesse,
Un blason,
Un beau nom,
Orgueilleuse faiblesse!
Des aïeux,
Valaient mieux
Pour moi que de beaux yeux!

Cher docteur,
Directeur
De ma folle jeunesse,
J'ai des torts;
Sans efforts,
Ici, je les confesse...
Roi des fous,
Loin de vous,
J'ai fui votre sagesse;
Mais l'amour,
A son tour,
M'amène en ce séjour.

ENSEMBLE.

LE BARON.

Oui, l'amour,
A son tour,
M'amène en ce séjour!

DOROTHÉE.

Ah! l'amour,
A son tour,
L'amène en ce séjour.

GOLDMANN.

Bon! l'amour,
A son tour
L'amène en ce séjour.

DOROTHÉE, s'avançant.

Vous revenez! vous m'aimez donc toujours!

LE BARON, à part.

Ciel! Dorothée! erreur cruelle!
Elle va penser que c'est elle!..

DOROTHÉE.

Rassurez-vous; je crois à vos discours.

Digitized by Google

GOLDMANN.

Chez nous enfin, renaîtront les beaux jours.

DOROTHÉE.

Désormais que rien ne rappelle
Des chagrins, qui sont oubliés;
Je vous revois fidèle,
Vos torts sont expiés.

(Elle lui tend la main. Le Baron recule.)

LE BARON.

Ma chère enfant, vous voulez rire!

GOLDMANN et DOROTHÉE.

Comment, comment que veut-il dire?

LE BARON.

Étudiant, j'ai pu, naguère,
Dans mon humeur vive et légère,
Pendant un jour,
Parler d'amour!
Mais le temps passe,
La raison vient;
Malgré la grace
De ce maintien,
Et cette mine
Vive et lutine,
Comprenez bien:
Que, sans famille,
La jeune fille,
La plus gentille,
Et chez qui brille
Le plus d'attraits,
Ne peut jamais,
Je le proclame,
Être ma femme,
Et d'un Baron
Porter le nom!

GOLDMANN et DOROTHÉE.

O ciel! mais que voulez-vous donc!

LE BARON, à Goldmann.

Quoique simple bourgeoise,
Naïve villageoise,
Celle que mon goût distingua,
Étant votre parente,
Cela seul me contente.

DOROTHÉE et GOLDMANN.

Eh quoi! c'est?..

LE BARON.

Gianina!

DOROTHÉE et GOLDMANN.

Gianina!

ENSEMBLE.

GOLDMANN.	DOROTHÉE.
Celle que j'aime,	O peine extrême!
O peine extrême!	Il vient, lui-même,
Il vient lui-même	Dire qu'il l'aime,
Me l'enlever!	Et me braver!
Vraiment, j'enrage,	Un tel langage
Je perds courage,	Est un outrage!
Un tel outrage!	Ingrat, volage,
C'est me braver.	C'est me braver.

LE BARON.

Bonheur suprême!
Celle que j'aime,
Je viens moi-même
Vous l'enlever.
Et belle et sage,
Un tel hommage,
Doit, je le gage,
La captiver.

(A la fin du trio, Dorothée s'éloigne éplorée. Gianina la suit et la console. Le Baron la voit et retient Gianina par la main.)

SCÈNE VIII.

GOLDMANN, LE BARON, GIANINA, ZINGARO.

LE BARON.

Eh! mais mon cher docteur, la voici; qu'elle dise
Si mes vœux ont su la flatter.

GOLDMANN.

Elle est libre, Baron.

(A part.)

Pourrait-elle accepter?..

LE BARON.

Je compte assez sur sa franchise,
Pour croire qu'elle va consentir à l'instant.
Veuillez me laisser avec elle.

Gianina veut s'en aller; il la retient. Elle résiste d'abord, mais elle est rassurée en voyant Zingaro, caché dans le laboratoire.

GOLDMANN.

Vous laisser, vous, Baron! songez que cette enfant
Est ma pupille, et je dois, avec zèle,
Veiller...

LE BARON.

Mon cher docteur, ne craignez rien.
Allez! et, si je suis content de l'entretien,
Je ferai cesser la poursuite
Qu'exerce, contre vous, mon fidèle intendant.
Vous le voyez, je suis accommodant.

GOLDMANN, allant au carton où il a mis son contrat.

Monsieur, je n'en crains point la suite:
J'ai là, dans ce carton, de votre oncle, un écrit,
Qui du procès, me garantit.
Je vais vous le montrer...

LE BARON, le poussant vers la porte.

Mon cher, c'est inutile;
Je préfère causer avec votre pupille.

GOLDMANN.

Ne nous éloignons pas!

(Il sort.)

SCÈNE IX.

GIANINA, LE BARON, ZINGARO, dans le laboratoire.

LE BARON.

A nous deux, maintenant.
La ruse est, je crois, bien ourdie:
Par mon air noble et séduisant,
Par mes galans propos, la pauvrette étourdie,
Bientôt à mes vœux cédera.
Elle est à moi!.. j'en suis fou!.. je l'enlève!
Puis après l'on verra
Ce que l'on en fera...

Digitized by Google

Peut-être une charmante élève
Pour notre grand Opéra.
Mais ma femme !.. fi ! c'est un rêve
Qui jamais ne s'accomplira.
Employons à présent toute notre éloquence,
A faire rompre, enfin, ce maussade silence.

(Il va prendre la corbeille, la pose devant Gianina, et en tire des dentelles, des rubans, des écharpes.)

DUETTINO.

LE BARON.

Ma Gianina, ces parures nouvelles,
Et ces tissus si brillans et si doux,
Écharpe, voile, élégantes dentelles,
Dites un mot, tout est à vous.

GIANINA, avec une joie d'enfant.

A moi, vraiment !..

(Elle se pare.)

Je serai belle
Lorsque, sur moi, tout cela brillera...

(Elle minaude avec les écharpes, les voiles.)

LE BARON.

Ce mot charmant, qu'ici mon cœur appelle,
Ma fiancée, alors, me le dira;
C'est : Je vous aime!

GIANINA, avec malice, et rejetant tout.

Que cela?
Tra la la la la!
Ce n'est pas pour cela,
Que mon cœur se donnera.

LE BARON, lui offrant un écrin.

Voyez encor ce noble diadème,
Et ce collier et ces riches bijoux;
Ils charmeraient notre reine elle-même...
Dites un mot... ils sont à vous!

GIANINA, émerveillée.

A moi, vraiment!..

(Elle met les bijoux.)

Je serai belle
Quand, à mon front, tout cela brillera...

LE BARON.

Ce mot charmant qu'ici mon cœur appelle,
Ma fiancée enfin me le dira,
C'est : Je vous aime!

(Il tombe à genoux devant elle.)

GIANINA.

Que cela!

(Elle remet les bijoux, et valse devant le Baron.)

Tra la la la, tra la la la!
Ce n'est pas pour cela,
Que mon cœur se donnera.

Zingaro la regarde d'abord avec inquiétude; mais il est bientôt rassuré, en voyant Gianina ôter les bijoux et reprendre son bouquet. A la fin du duettino, Goldmann est rentré doucement par la porte du fond, Dorothée est arrivée par celle de droite; tous deux applaudissent au désintéressement de Gianina.

LE BARON.

Quoi! mépriser mes dons! ah! c'est trop m'outrager!

(Apercevant Goldmann, Zingaro et Dorothée, qui rient de sa désappointement.)

De vous, qui l'approuvez, je saurai me venger!

(Il sort furieux.)

SCÈNE X.

GIANINA, GOLDMANN, DOROTHÉE, ZINGARO.

GOLDMANN, enchanté.

Allez, mon cher Baron, je n'ai plus rien à craindre,
Et mon contrat me met à l'abri du danger.

DOROTHÉE, à Gianina.

Vous avez fort bien fait, de ne pas vous contraindre,
L'ingrat! votre fierté va le décourager.

(On entend, au-dehors, une musique villageoise.)

GIANINA.

Elle va vivement regarder vers la terrasse; puis elle revient prendre Dorothée.

GOLDMANN.

Ah! du village, c'est la fête!
Eh bien! enfans, pour vous dédommager,
A m'y suivre, que l'on s'apprête.

ZINGARO.

Il se dispose, gaîment, à suivre Gianina.

GOLDMANN, à Zingaro.

Toi, Zingaro, tu vas rester...

ZINGARO.

Il témoigne sa mauvaise humeur.

GIANINA.

Elle fait la moue.

GOLDMANN, conduisant Zingaro au laboratoire.

Veille sur mes fourneaux! S'ils allaient éclater,
O malheur! je verrais fortune et renommée,
L'espoir de mon amour, s'en aller en fumée.
Adieu! pour t'éviter toute distraction,

(Il emmène Gianina et Dorothée.)

Je tire les verroux. Quand la porte est fermée,
On résiste bien mieux à la tentation.

SCÈNE XI.

ZINGARO, seul.

On entend toujours la musique de la fête. Zingaro se désole; il voit Gianina dansant et se faisant admirer... et il n'est pas là!.. Il frappe du pied! Il pleure! Puis, tout-à-coup, une idée lui vient : Sa tristesse se dissipe... Il rit aux éclats... — Oui, oui, ferme les verroux!.. Malgré toi, il ira à la fête... — Dans sa joie, il renverse les meubles, disperse les livres, les papiers, brise les ustensiles de chimie; puis il s'élance vers la terrasse, et disparaît.

(La décoration change. — Une place de village. A droite, la maison de Goldmann. A gauche, un orchestre de village. Tout est disposé pour une fête.)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

ZINGARO, GIANINA, DOROTHÉE, GOLDMANN, LE BARON, HAYRADDIN, Bohémiens, Paysans, UN BAILLI.

(Le Baron paraît. Les paysans vont au-devant de lui, le Bailli en tête.)

FINALE.

CHOEUR.

A Monseigneur,
Rendons hommage!
Son retour présage,
Un jour de bonheur,..
Honneur, honneur
A monseigneur!

LE BARON.

C'est bien, j'accepte votre hommage;
Je suis content, gens de village,
Mais ne criez pas davantage,
Assez! assez!
Car vous m'étourdissez!

LE CHOEUR, plus bas.

A Monseigneur,
Rendons hommage!
Son retour présage,
Un jour de bonheur;
Honneur! honneur!
A Monseigneur!

GOLDMANN, qui s'est avancé avec les deux jeunes filles.

Le Baron fait triste visage.

DOROTHÉE.

Vraiment! il a l'air tout confus.
Il ne me voit pas, le volage!

GOLDMANN.

Il ne nous regardera plus.

Ils vont se placer sur des siéges. Les danses commmencent. Zingaro se glisse à travers les groupes de paysans, et va se cacher dans l'orchestre, de manière à ne pas perdre de vue Gianina. Pendant que l'on danse, le Baron cause mystérieusement sur l'avant-scène, à droite, avec Hayraddin.

LE BARON, à Hayraddin.

Tu vas entrer par la terrasse.

HAYRADDIN.

Bien! j'entrerai par la terrasse;
Et, quand je serai dans la place?

LE BARON.

Il faudra prendre, avec audace,
Dans un carton,
Une lettre du vieux baron.

HAYRADDIN.

Une lettre du vieux baron!
C'est bon.

(Il s'esquive.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, excepté HAYRADDIN.

(Le Baron, qui a les yeux sur Goldmann, paraît contrarié.)

GOLDMANN.

Notre présence l'embarrasse.

LE BARON, à part.

Détournons son attention.

(Il s'avance vers Gianina.)

Quoi! vous, dont ici chacun vante
La danse vive et piquante,
Vous ne partagez pas
Leurs jeux et leurs ébats?

GIANINA.

Non!..

GOLDMANN.

Comment, tu ne danseras pas?

LE BARON.

Je vous en prie!

GOLDMANN.

Allons, sois complaisante.

GIANINA.

Non!..

TOUS LES PAYSANS.

Oui, oui, dansez!
A nos jeux, unissez
Votre danse piquante!

Gianina, contrariée, boudeuse, se lève et va se placer pour danser. Elle danse gauchement, elle feint de boiter... Mais tout-à-coup, elle entend le bruit des castagnettes, ses yeux se portent sur l'orchestre, elle danse gaîment, avec vigueur... Elle a vu Zingaro!.. On s'étonne, on l'admire.

CHOEUR.

Que de graces, d'appas!
Elle est charmante!
Sa danse, à chaque pas,
Séduit, enchante!

Zingaro, avec les castagnettes, anime la danse de Gianina; puis, entraîné lui-même, par le plaisir qu'il éprouve, il s'élance et danse avec elle.

CHOEUR.

C'est Zingaro!

GOLDMANN.

Le malheureux!..
Et mes fourneaux, qu'il abandonne!

LE CHOEUR.

Ils sont charmans!

GOLDMANN, courant à Zingaro.

Mais je l'ordonne
De t'éloigner!

LE CHOEUR.

Charmans tous deux!

LE BARON.

Au lieu d'un rival, j'en ai deux!
Mais aisément, on saura s'en défaire
Avec adresse, avec mystère.

(La danse a continué entre Zingaro et Gianina.)

LE CHOEUR.

Que de graces, d'appas!
Elle est charmante!
Sa danse, à chaque pas,
Séduit, enchante!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HAYRADDIN.

(Le chef des Bohémiens est revenu mystérieusement; il s'approche du Baron et le tire à l'écart.)

LE BARON.

Eh bien?

HAYRADDIN.

Seigneur, j'ai réussi.

LE BARON.

Et le parchemin?

HAYRADDIN.

Le voici!

LE BARON.

Je vous tiens, mon cher maître!
Et vous allez connaître
Ce que l'on gagne à m'offenser.

(Il fait signe au Bailli d'approcher et lui parle bas tandis que la danse finit.)

LE BARON, haut au Bailli.

Oui, vous avez raison, il ne faut pas laisser
Plus long-temps, ce point en litige...

(A Goldmann.)

Goldmann, vous m'avez affirmé
Que vous aviez un contrat qui m'oblige
A vous donner cette maison... Je suis charmé
Que vous le montriez au Bailli, qui m'afflige
En niant ce titre.

GOLDMANN.

A l'instant
Je vais, monseigneur, lui répondre,
Et, devant vos yeux, le confondre
En vous le représentant.

(Il entre vivement chez lui.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, excepté GOLDMANN.

ZINGARO.

Il suit avec inquiétude les mouvemens du Baron et de Hayraddin.

LE BARON, à part, à demi voix.

Il est pris, je le tiens!

HAYRADDIN, de même.

Je comprends le mystère!

LE BARON ET HAYRADDIN.

Le pauvre homme est bien fin s'il se tire d'affaire.

DOROTHÉE, à part, à demi-voix.

Je frémis! Que veut-il? Quel est donc ce mystère?
Il sourit! Ah! je crains l'effet de sa colère.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GOLDMANN.

GOLDMANN, sortant de chez lui, pâle et défait.

Ah! mon Dieu, je suis ruiné,
Perdu! maudit! assassiné!

TOUS ET LE CHOEUR.

Quel effroi! Qu'avez-vous? Qui donc vous désespère?
Répondez! parlez-nous! expliquez ce mystère.

GOLDMANN.

O mes enfans! ô mes amis!
On est entré dans ce logis,
Et, les infâmes! ils m'ont pris
Ce contrat, ma fortune entière.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR ET DOROTHÉE.

C'est affreux! Quel malheur! Effroyable mystère!
Je comprends sa douleur! elle me désespère!

LE BARON.

Il est pris! je le tiens, maintenant, je l'espère;
Le pauvre homme est bien fin s'il se tire d'affaire.

HAYRADDIN.

Il est pris! je le vois. Je comprends le mystère;
Le pauvre homme est bien fin s'il se tire d'affaire.

GOLDMANN.

C'est affreux! Quel malheur! Effroyable mystère!
Comprenez ma douleur, c'est ma fortune entière.

ZINGARO.

Il se désespère en voyant la douleur de Goldmann.

GOLDMANN, à Zingaro.

Si tu ne t'étais pas sauvé,
Vois-tu bien, ce malheur, peut-être,
Ne me serait pas arrivé.

ZINGARO.

Il pleure.

LE BARON.

Je dois en convenir, mon maître,
Tout ce récit, en vérité,
Me paraît fort bien inventé.

GOLDMANN.

Comment donc? que voulez-vous dire?

LE BARON.

Allons, permettez-moi d'en rire.

GOLDMANN.

Eh quoi! vous oseriez douter...

LE BARON.

Mon cher, c'est assez plaisanter.
Peut-être, à votre audace
Pourrais-je faire grace;
Mais monsieur l'intendant,
Qui n'est pas si plaisant,
Pense différemment.
C'est à lui, maintenant,
De terminer l'affaire.

DOROTHÉE.

O ciel! qu'allez-vous faire?

LE BARON.

Supposer un contrat!
Ce n'est pas délicat.

GOLDMANN.

Ah! j'en suis incapable!

DOROTHÉE.

Il en est incapable!

LE BARON.

Mais bientôt la prison
Va me faire raison
D'un procédé semblable.

DOROTHÉE ET GOLDMANN.

Quel affront! La prison!

HAYRADDIN.
C'est fort bien, en prison!

LE BARON et L'INTENDANT.
En prison! en prison!

LES PAYSANS, avec douleur.
En prison! en prison!

ZINGARO.
Il se jette aux pieds de Goldmann et lui demande pardon.

DOROTHÉE, priant le Baron.
Pitié pour lui, faites-lui grace!

LE BARON.
Je veux que justice se fasse,
C'est mon devoir comme seigneur.

GOLDMANN, à Zingaro.
Va-t'en de chez moi, je te chasse.
Tu m'as toujours porté malheur.

ZINGARO.
Il est au comble du désespoir.

HAYRADDIN, au Baron.
Nous sommes maîtres de la place.

LE BARON.
D'un Argus, il nous débarrasse.
Fort bien! nous avons du bonheur!

GIANINA, désolée.
Elle va se jeter aux pieds du Baron pour le supplier.

ZINGARO.
Il la retient et lui dit avec assurance qu'il sauvera Goldmann et qu'il reparera sa faute.

ENSEMBLE.

LE BARON, à part.
Loin de sa maison
Je prendrai sa place!
Je m'en débarrasse
Grace à la prison.

HAYRADDIN, à part.
Oui, dans la maison
Il prendra sa place;
Il s'en débarrasse
Grace à la prison.

GOLDMANN, à Zingaro.
Quitte ma maison,
Va-t'en! je te chasse!
Pour toi point de grace,
Quitte ma maison!

LE CHŒUR et DOROTHÉE, au Baron.
Indulgent et bon,
Ah! faites-lui grace,
Oui, faites-lui grace
Et point de prison.

ZINGARO.
Il recueille pendant quelques momens ses souvenirs; puis, après avoir examiné si Hayraddin ne le regarde pas, il s'élance vivement vers la forêt, que l'on aperçoit au fond et disparaît.

(Le Bailli fait signe aux gens de justice qui emmènent Goldmann. Le Baron avec Hayraddin s'applaudit du succès de son stratagème. Dorothée et Gianina sont accablées de douleur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration qu'au premier tableau de l'acte précédent.

SCÈNE I.

DOROTHÉE, GIANINA.

(Dorothée est assise sur le grand fauteuil, à droite, tenant un livre, Gianina est près d'elle, sur un escabeau fort bas, dans l'attitude de l'attention.)

DOROTHÉE, fermant le livre et se levant.
Personne encor! point de nouvelles!
Notre pauvre tuteur, qu'est-il donc devenu?
Par le Baron, long-temps sera-t-il retenu?..
Dans la douleur, que l'attente est cruelle!

GIANINA.
Elle vient la prendre par la main, la ramène à sa place et lui demande de continuer la lecture.

DOROTHÉE.
Allons, continuons ce conte de lutin.
Puisqu'il distrait votre chagrin.

GIANINA.
Elle se replace pour écouter, la tête dans ses mains, les coudes sur les genoux.

DOROTHÉE.

BALLADE.

Premier couplet.

Il était une fois, dans un certain village,
Une blonde fillette au gracieux corsage,
Simple, innocente, sans détour,
Jusqu'alors ignorant l'amour.
Voilà que, tout-à-coup, un jour de grande fête,
Un beau jeune garçon devant elle s'arrête!
Modestement il présentait
De fleurs des champs un frais bouquet.
Elle accepte!.. Il s'élance
Avec elle, à la danse,
Comme un tourbillon il valsait!
Et parfum, et cadence,
Tout l'enivrait.

Digitized by Google

L'étourdissait !..
Hélas ! hélas !
Quelle imprudence !
Enfant, ne danse pas,
Redoute les faux pas !

(Sur la ritournelle, Dorothée témoigne son inquiétude et écoute.)

GIANINA.

Elle paraît très occupée du conte ; elle est impatiente d'en entendre la fin.

DOROTHÉE.

Deuxième couplet.

D'abord humble, timide et craignant de déplaire,
Il ne demande rien... qu'un regard sans colère.
Puis un mot... un seul mot bien doux,
Qu'il veut entendre à ses genoux.
Mais, plus hardi, bientôt il prétend davantage!
« D'un amour avoué, qu'un baiser soit le gage...
» Pour l'obtenir, faut-il de l'or ?
» Des joyaux ?.. prends ! tout un trésor ! »
Bijoux, plaisir, richesse,
Cœur brûlant de tendresse!
Pour un bonheur... qu'on désirait...
Bien faible est l'innocence !..
Tout l'enivrait,
L'éblouissait...
Hélas ! hélas !
De la prudence!
Enfant, ne cède pas,
L'abîme est sous les pas !

GIANINA, plus attentive et soucieuse.

Elle presse vivement Dorothée d'achever.

DOROTHÉE.

Troisième couplet.

Le baiser fut donné ! Fier de tenir sa proie,
Il jette, triomphant, un affreux cri de joie
Et paraît à ses yeux soudain
Sous la forme d'un noir lutin.
Déployant tout-à-coup ses effroyables ailes,
Pour livrer la pauvrette aux flammes éternelles,
Il la saisit d'un bras de fer
Et l'emporte au fond de l'enfer !..

SCÈNE II.

DOROTHÉE, GIANINA, ZINGARO.

(En ce moment, la porte du fond s'ouvre brusquement : Zingaro paraît pâle, défait ; il se précipite dans la chambre, où, accablé de fatigue, il tombe à terre, avec un lourd coffret.)

DOROTHÉE.

Zingaro dans ces lieux !..

GIANINA.

Elle est épouvantée.

DOROTHÉE.

Et que venez-vous faire,
Vous, l'auteur de notre chagrin ?

ZINGARO.

Vous consoler, vous rendre la joie et le bonheur !

DOROTHÉE.

Nous consoler? Est-ce possible ?..

ZINGARO.

Oui !

DOROTHÉE.

Espérez-vous rendre sensible
Notre ennemi ?

ZINGARO.

Oui !

DOROTHÉE.

Par quel moyen ?

ZINGARO.

Il ouvre le coffret et leur montre ce qu'il contient.

DOROTHÉE.

De l'or!
De superbes joyaux ! D'où vous vient ce trésor ?

ZINGARO.

Que vous importe !

(Gianina s'éloigne avec effroi de Zingaro.)

DOROTHÉE.

Malheureux ! que m'importe ?
Si c'est le fruit d'un vol?

ZINGARO, faisant un geste d'horreur.

Oh ! non !—Il faut porter cela, pour délivrer son tuteur.

(Il puise dans le coffre, des bijoux et des pièces d'or, qu'il jette dans le tablier de Dorothée.)

DOROTHÉE.

Il faut que je les porte,
Pour faire tomber les verroux ?
Ah ! j'y cours à l'instant ! C'est un devoir bien doux !

(Elle sort.)

SCÈNE III.

GIANINA, ZINGARO.

ZINGARO.

Heureux de penser que, grace à lui, Goldmann va être rendu à la liberté, il s'approche de Gianina.

GIANINA.

Le conte que vient de lire Dorothée occupe Gianina ; elle le repasse dans sa mémoire, et tremble. — Serait-ce un lutin?

ZINGARO.

Elle ne le regarde pas ! Il vient plus près d'elle, timidement et lui prend la main.

GIANINA.

Elle retire cette main en frémissant ; elle s'éloigne et va se cacher vers le fond de la chambre.

ZINGARO, étonné.

Il tombe à genoux à quelque distance ; il la supplie de le traiter avec moins de rigueur.

GIANINA.

Elle commence à le regarder.—Il n'a point de cornes, point de pied de bouc, point d'ailes... Mais le diable change de formes : il a pris, comme dans le conte, la forme d'un jeune homme, leste, léger, adroit... Il a donné de l'or !

Digitized by Google

ZINGARO.

Toujours suppliant, il ne comprend pas comment il peut avoir irrité Gianina. Sans doute il a été bien coupable de quitter la maison et d'exposer son bienfaiteur a être volé. Mais on l'avait renfermé, lui! loin d'elle, et il ne la voyait plus. Mais elle allait danser, déployer toutes ses graces, et il ne serait pas là! Mais la vue de Gianina pour lui, c'est la vie; l'absence, c'est la mort! il n'a pu la supporter! S'il est devenu ainsi la cause de l'emprisonnement de Goldmann et du chagrin que Gianina en a ressenti, il vient d'effacer ses torts : Goldmann va être libre. Sa faute, et ce qu'il a fait pour la réparer ont la même cause : l'amour qu'il ressent pour Gianina.. Cet amour qui a pris naissance au moment où il l'a vue, lorsqu'il a dansé devant elle dans une auberge. Elle est encore là, cette pièce d'argent qu'elle lui donna; elle est là, sur son cœur, elle ne l'a pas quitté.—Il la lui montre et la presse avec transport sur ses lèvres.

GIANINA.

Craintive. Elle fait un pas vers lui...

ZINGARO.

Il continue à lui retracer toutes les phases de son amour. Il avait surpris le secret du Baron, lorsqu'il chargea les Bohémiens de l'enlever; c'est pour la préserver du danger, qu'il s'est élancé au-devant du cheval, qu'il a été blessé.

GIANINA.

Émue, elle s'approche davantage, mais elle est encore retenue par la crainte.

ZINGARO.

Il voit bien que tout cela n'a pu toucher le cœur de Gianina.—Elle ne m'aime pas, elle me méprise, peut-être? Et c'est tout simple! Que suis-je pour attirer ses regards, pour mériter son intérêt?.. Un misérable bohémien, sans patrie, sans famille... Non, elle ne doit pas m'aimer!..

GIANINA.

Elle le regarde avec attendrissement.

ZINGARO.

Je devrais moi-meme chercher à écarter de son cœur, tout sentiment de pitié, de compassion pour moi... Car il faut, pour son bonheur, qu'elle m'oublie.

GIANINA.

T'oublier! Est-ce possible?..

ZINGARO.

Quant à moi, je pars, je m'éloigne.

GIANINA, lui tendant les bras.

Tu pars!

ZINGARO.

Je vais chercher, loin de vous, non l'oubli, mais la mort qui, seule, peut mettre fin à mon amour et à mes tourmens.

GIANINA, ne pouvant plus maîtriser sa douleur, court vers lui et le retient.

Arrête!..

ZINGARO.

Surpris, il la regarde...

GIANINA.

CAVATINE.

Ange ou démon, arbitre de ma vie,
Près de moi, reste, il le faut, je t'en prie!
Sans toi, je vais quitter le jour.
A toi, mon cœur et mon amour!

ZINGARO.

Éperdu, il tombe à genoux devant Gianina.

GIANINA, avec passion, et le regardant à ses pieds.

Qu'importent la honte et le blâme!
Je t'abandonne mon âme,
Oui, mon âme!
Sois mon maître, sois mon seigneur.

ZINGARO.

Il la regarde avec l'air du doute.

GIANINA.

Oui, c'est moi, c'est moi-même,
Qui te le dis en ce moment suprême :
Je t'aime! je t'aime! je t'aime!
Tu fais ma joie et mon bonheur!..

ZINGARO.

Il se lève et la presse sur son cœur.

GIANINA.

Ange ou démon, arbitre de ma vie,
Près de moi, reste, il le faut, je t'en prie,
Sans toi, que m'importe le jour!
A toi mon cœur et mon amour!

SCÈNE IV.

GIANINA. ZINGARO, HAYRADDIN.

HAYRADDIN, à la porte du fond.

Enfin, te voilà donc!

(A la vue d'Hayraddin, Gianina recule effrayée.)

ZINGARO.

Il vient se placer entre elle et le Bohémien, prêt à la défendre.

HAYRADDIN.

Depuis assez long-temps,
Sous ma tente, en vain, je t'attends.

ZINGARO, avec résolution.

Désormais, je reste ici!..

HAYRADDIN.

Partons! point de résistance,
Sois mes ordres à l'instant;
Souviens-toi qu'à ma puissance
Tu juras obéissance...
Il faut tenir ton serment!

ZINGARO.

Il rompt tous les liens qui l'attachaient aux Bohémiens.

Digitized by Google

HAYRADDIN.

AIR.

Toi, me quitter? vaine espérance!
De ces lieux nous t'arracherons...
Ingrat! j'élevai ton enfance;
Voilà donc la récompense
De mes soins, de mes leçons?

Pauvre enfant! que prétends-tu faire?
Languir ici dans la misère,
Dans cette indigne obscurité
Réservée à la probité.
Intrépide, adroit, agile,
Rempli de courage et de cœur,
Tu peux devenir le voleur
Le plus fameux, le plus habile!..
Et, comme mon élève, un jour me faire honneur.

ZINGARO.

Il exprime son horreur.

HAYRADDIN.

Toi, me quitter! vaine espérance!
De ces lieux nous t'arracherons...
Ingrat! j'élevai ton enfance;
Voilà donc la récompense
De mes soins et de mes leçons?.

GIANINA.

Elle supplie Zingaro de ne pas l'abandonner.

ZINGARO.

Il jure de ne pas la quitter.

(Hayraddin va ouvrir la porte du fond et fait entrer les Bohémiens.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOHÉMIENS.

FINALE.

HAYRADDIN et LES BOHÉMIENS.

Viens, il le faut! abandonne
Le fol espoir de nous fuir.
Obéis, lorsque j' / quand il ordonne
Avec nous tu dois partir.

HAYRADDIN, bas aux Bohémiens.

Le Baron attend son départ
Pour s'emparer de la belle.

LES BOHÉMIENS, à Zingaro.

Cesse de te montrer rebelle,
Suis-nous, partons sans retard.

(Hayraddin commande aux Bohémiens de s'emparer de Zingaro. Gianina, désespérée, s'attache à lui. Les Bohémiens vont obéir, quand la porte s'ouvre. Tous les personnages entrent vivement.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GOLDMANN, DOROTHÉE, LE BARON, PAYSANS, PAYSANNES.

(Les paysans se précipitent dans la chambre et menacent Zingaro.)

CHŒUR.

Arrêtez le voleur,
L'infâme ravisseur!
Non, point de grâce
Pour tant d'audace!
Arrêtez le voleur,
L'infâme ravisseur!

ZINGARO.

Il est étonné et ne comprend pas ce qu'on veut dire.

HAYRADDIN, à part.

Est-ce lui qu'on menace?

(Haut.)

Le pauvre enfant, qu'a-t-il donc fait?

GOLDMANN, montrant les bijoux.

Ces bijoux viennent du pillage
Du château.

HAYRADDIN, à part.

Ciel!.. ces bijoux!.. en effet,
Tout va se découvrir, je gage.

(D'un ton hypocrite à Goldmann, au Baron, aux paysans.)

Ah! soyez indulgens et bons,
A ses frères daignez le rendre;
Par nos exemples, nos leçons,
Bientôt nous le corrigerons.

LES BOHÉMIENS.

Ah! soyez indulgens et bons,
A ses frères daignez le rendre,
Par nos exemples, nos leçons,
Bientôt nous le corrigerons.

ZINGARO.

Retourner avec eux? non, jamais! ils me font horreur... plutôt la mort.

DOROTHÉE.

A leur désir il ne veut pas se rendre,
Et ces hommes lui font horreur.

ZINGARO.

Il va expliquer comment les bijoux sont en son pouvoir.

LE BARON.

Il prétend, je crois, nous apprendre
Comment il est, du trésor, possesseur.

HAYRADDIN et LES BOHÉMIENS, à voix basse.

O ciel! que va-t-il leur apprendre!
Déjà, je tremble de frayeur!

LES PAYSANS et LES AUTRES PERSONNAGES, à demi voix.

Regardons, il va nous apprendre,
De ces forfaits, quel est l'auteur.

(Tout le monde entoure Zingaro et suit avec attention et intérêt le récit qu'il fait; Gianina, surtout, placée près de lui, semble lire dans ses yeux sa pensée.)

ZINGARO.

Il était bien petit; il suivait, insouciant et joyeux, la troupe des Bohémiens. Un soir, on arrive devant un château; la nuit était sombre et froide. On fait du feu; il croit que c'est pour se chauffer, camper et dormir... point du tout! On arrache des branches d'arbres, on les allume, l'on force la grille du château et, la torche, le poignard à la main, on entre... Les domestiques veulent résister, on les égorge... Lui, étonné, effrayé, il voyait ramasser et mettre dans un coffre, les bijoux, l'or et l'argenterie... Enfin, il arrive dans une chambre où se

Digitized by Google

trouvait une femme avec une petite fille...—Ici, l'horreur de Zingaro semble redoubler, il s'arrête et pleure.

GOLDMANN.

Ma pauvre femme !

HAYRADDIN, à part.

Je frémis !
Encor un mot, et nous sommes trahis!

ZINGARO, se remettant.

La femme, en voyaot entrer les brigands, avait caché l'enfant entre ses bras. Un des Bohémiens voulut le lui arracher. Elle résista... Alors commeoça une lutte terrible ! Le Bohémien, ne pouvant s'emparer de la petite fille, frappa le femme et l'enfant de son poignard. Quant à lui, Zingaro, il ne put supporter plus long-temps ce spectacle horrible; rendu muet par l'effroi qui le saisit, il s'enfuit et tomba évanoui dans la cour. Le lendemain, ranimé par la fraîcheur du matin, il allait quitter le château dévasté, lorsqu'il entendit de faibles gémissemens. Il chercha, autour de lui; il aperçut, sous des débris, la pauvre petite fille ; elle n'était pas morte, mais blessée au bras. Après avoir regardé si on ne le voyait pas, il la débarrassa; comme elle avait froid, il l'eoveloppa de son manteau; quoiqu'elle fût lourde pour lui, il la prit, et, tout en évitant d'être aperçu, il la porta le plus loin qu'il put, sur le grand chemin. Là, il la déposa près d'un buisson; puis, la recommanda, par une courte prière, à la providence, lui donna un dernier baiser et se hâta de s'éloigner, car déjà on enteudait la marche des Bohémiens qui s'approchaient. Les Bohémiens étaient poursuivis par des soldats; ils n'eurent que le temps d'enfouir dans la terre, au pied d'un arbre qu'ils marquèrent d'une croix, le coffre contenant le fruit de leur pillage; bientôt tous quittèrent le pays. — Hier, en voyant Goldmann malheureux, le souvenir du coffre s'est réveillé dans la mémoire de Zingaro; le jeune Bohémien a cherché et retrouvé l'arbre, dans la forêt, il a gratté la terre avec ses mains; enfin, il a découvert le trésor! et il est venu apporter une rançon pour le vieillard dont sa négligence avait fait le malheur.

(Pendant le récit, Hayraddio a montré le plus graod trouble; Gianioa a peint son admiration; Goldmann et Dorothée, se regardant, ont vivement couru à one armoire. Ils reviennent avec un morceau d'étoffe.)

CHŒUR à demi-voix pendant ce mouvement.

Le pauvre enfant
Est innocent!
Ah! quel récit lotéressant!

HAYRADDIN et les BOHÉMIENS, de même, à voix basse.

Le châtiment
Qui nous attend
Va nous frapper dans on instant.

ZINGARO.

Dès qu'il aperçoit le manteau, il le prend, le reconnaît. Il témoigne sa joie; puis, il court à Dorothée, saisit sa main et montre une cicatrice. — C'est elle ! c'est l'enfant qu'il a sauvée ! — Dorothée l'embrasse avec transport.

GOLDMANN.

Il a reconnu ce manteau!

HAYRADDIN, qui est tombé à genoux.

C'est elle! oui, c'est elle!
Grace! pardon! ma bonne demoiselle!

LE BARON.

Malheureux! Bientôt le bourreau...

HAYRADDIN, se relevant.

J'obéissais alors à votre père:
Il voulait ainsi, de son frère,
Vous rendre l'unique héritier.

LE BARON.

Ah! j'aurais mieux aimé travailler, mendier
Que d'avoir, à ce prix, ce brillant apanage.

DOROTHÉE.

Mon cher cousin, je reprends l'héritage,
Mais pour le partager... voulez-vous?.. à nous deux.

LE BARON.

Dorothée... ah! que d'indulgence!

DOROTHÉE.

On doit tout pardonner lorsque l'on est heureux.
(A Zingaro.)
Zingaro, ma reconnaissance
Doit t'offrir une récompense.

ZINGARO.

Il n'acceptera rien.

DOROTHÉE.

Tu ne veux rien? même si Gianina
Acquitte cette dette-là.
(Elle les unit. —Joie de Zingaro et de Gianina.)

GOLDMANN.

J'étais fou de songer à semblable conquête.

LE BARON, à Dorothée.

Mais, dans votre château, vous attend une fête.

DOROTHÉE.

Une fête? pour moi!

LE BARON.

Vraiment!

DOROTHÉE, gaîment.

On le croira!

CHŒUR.

Providence,
Ta clémence,
Ta puissance
Vient combler nos vœux.
Douce ivresse!
La tristesse
Enfin cesse,
Nous sommes heureux!

(Tous sortent. La décoration change. — Une grande et riche salle du château.)